

NORA SANDOR

LICORNE

roman

nrf

GALLIMARD

LICORNE

NORA SANDOR

LICORNE

roman

nrf

GALLIMARD

L'histoire de ce roman est totalement fictionnelle.
Toute ressemblance avec des personnes existantes
ou ayant existé serait purement fortuite.

À celles qui ne sont rien.

« [...] elle se réveillait en d'autres rêves. »

Gustave FLAUBERT,
Madame Bovary

La neige était tombée sur la ville, et Maëla pensait que l'océan avait gelé peut-être. Elle savait que ce n'était pas possible, mais cela ne l'empêchait pas tout à fait de croire que *ça s'était passé*. Les routes étaient verglacées ; les bus ne circulaient pas. Elle ne serait pas arrivée en voiture jusqu'à Larmor-Plage — « tout est possible si t'y crois assez fort », savait-elle d'Instagram, et ces vérités générales, écrites en lettres roses d'un compte à un autre, s'étaient épandues dans ce qu'elle percevait du monde. Pendant la journée, l'image de l'océan glacé comme une grande patinoire lui revint sans qu'elle sache si elle l'apaisait ou l'inquiétait. Elle s'imaginait le silence.

Le matin sur les réseaux il n'y avait rien. Elle n'avait toujours que vingt-quatre followers sur Instagram, et ses posts sur Facebook, qui reprenaient les mêmes photos, ne comptaient aucun like. Depuis six mois sur sa chaîne YouTube, ses tutoriels beauté n'avaient enregistré qu'une dizaine de vues, la plupart de son propre fait. Mais « il ne faut jamais lâcher ; on se moquera de toi au début, on

t'enviera quand t'auras réussi ». Elle se le répéta en buvant son café au lait. À Rennes et à Nantes, il y avait des barricades, des chaises entassées devant l'entrée de l'université, contre la sélection. À Lorient, il ne se passait rien. Elle se disait, en préparant ses affaires, heureusement qu'il y avait la neige — comme si elle avait pu arrêter de tomber à la lisière de la ville, empêchant que le moindre événement se produisît jamais. Elle lika une photo du blocage de Rennes, sur laquelle se déployait une banderole avec de grandes lettres multicolores. Sans doute elle n'aurait pas été sélectionnée, se dit-elle en mettant sa doudoune. Elle s'était levée à six heures à cause de la neige. Dehors ses Nike Free s'enfonçaient à chaque pas, c'était comme de l'écume molle et froide, qui lui mouillait les pieds ; elle n'avait pas prévu de mettre de meilleures chaussures, car c'étaient les plus jolies, et elle avait économisé longtemps pour pouvoir les commander sur internet. Comme chaque matin, elle écoutait Mowgli sur son iPhone. Les paroles connues par cœur la protégeaient du froid. L'air sentait différemment à cause de la neige.

Elle avait de la chance de ne plus travailler à l'Intermarché, près de la fac, c'était triste et excentré. Elle arrivait plus vite au Carrefour City du centre-ville, et même si c'était petit, elle s'y sentait mieux, protégée en quelque sorte. Ce n'était pas non plus le Monoprix, ou les Galeries Lafayette — tout y scintillait comme dans un musée, où il n'aurait pas fallu toucher les tubes dorés de rouges à lèvres, les poudres compactes aux nuances infinies, les ombres à paupière chatoyantes — mais de toute façon, c'était là que les profs faisaient leurs courses, elle préférait éviter. Si seule-

ment elle avait un iPhone X, se dit-elle en arrivant sur la place Alsace-Lorraine, peut-être que ça aurait bien rendu, l'église dressée sous la neige, et la façon dont on n'y voyait rien la nuit. Tout le temps elle était fatiguée. Le dernier album de Mowgli, *16 Gram*, était sans doute le meilleur.

*Toute la journée je zone sur les réseaux
Un gramme de coke un million d'likes sur mes photos
T'as liké mon flow je te follow
J'kiffe ton boule est-ce que tu swallow
Fais pas la go qui montre ses lolos
Quand j'veux plus d'toi juste j'te kéblo
Sur Snap t'es sonne-per en dessous de zéro
T'as cru que t'allais cé-per détrôner le roi des réseaux
J'te ken comme le rap game entre deux rails de coco*

Maëla se souvint de sa mère qui, lorsqu'elle habitait encore chez elle, essayait de l'empêcher d'écouter Mowgli ; elle ne comprenait pas que la vulgarité de Mowgli, c'était sa singularité. Ne l'avait-il pas exprimé lui-même dans un de ses premiers tubes, « Trop vulgaire pour ta reum », où il racontait ses débuts difficiles, la censure des radios publiques ? Maëla avait même lu des articles universitaires sur le rap français : Mowgli était comme les poètes de la Renaissance, qui chantaient l'amour avec des lieux communs ; ce n'était pas qu'il était *misogyne* en soi. Pour autant, sa mère n'avait rien voulu entendre, et Maëla au fond pensait que les critiques n'avaient pas compris Mowgli. Peut-être qu'il n'avait pas grandi dans une cité

du 93, et il était possible qu'il n'ait jamais versé dans le moindre trafic de drogue — c'était un peu inventé, il en convenait lui-même, mais une chose était sûre, sur l'amour et les réseaux il était *sincère*. Personne n'avait écrit sur Snapchat comme lui auparavant.

« C'est le poète des réseaux », répétait-elle à sa mère, comme si cet argument, avancé par Mowgli lui-même, aurait dû suffire à emporter son adhésion. N'avait-il pas encore déployé tout son art dans *16 Gram* ! Chaque chanson portait pour titre un chiffre, de 1 à 16, et avait comme point de départ une de ses photos Instagram, habilement entrelacée aux grammes de drogue. Mowgli l'avait dit sur *Slate* : il ne connaissait que deux choses, « les chattes et les réseaux », et c'était de là qu'il tirait la substance de son écriture. « C'est de l'autofiction », avait-il précisé, « je dis une vérité de ma vie, même quand je raconte des mythes ». Sa mère avait bougonné une phrase sur l'exploitation de la femme, mais Maëla savait que *la* femme, ça n'existait pas, et que son corps de toute façon avait été blasonné dans tous les sens depuis la Renaissance.

Son bonnet était couvert de neige. Elle l'avait acheté sur internet. Elle l'avait choisi dans la gamme streetwear de Mowgli. Elle y avait passé des heures, car il existait aussi en noir, en bleu foncé, ou encore en kaki. Ses boucles s'étaient défaites — et le soin qu'elle avait pris à les faire advenir avec le fer à lisser, concentrée devant le petit miroir de la salle de bain, lui parut aussi fugace que les flocons de neige qui fondaient dans ses cheveux. « Si tu ne crois pas en toi, qui d'autre le fera à ta place ? » Ses collègues étaient déjà arri-

vées. Elle était toujours la dernière. Comme Gwendoline, avec son chignon de tresses parfaitement préservé de la neige, semblait la narguer derrière sa caisse ! Elle était déjà en licence 3, et Maëla savait que si Gwendoline la suivait sur Instagram, c'était, comme la plupart de ses autres followers, par mesquinerie — pour rire de ses photos qu'elle devait juger pathétiques, ou pour poster des commentaires sournois, sous une fausse identité, en dessous de ses vidéos YouTube. Car, même si elle s'empressait de les supprimer, elle recevait quelques commentaires méchants, par vagues incertaines de deux ou trois, qui lui disaient qu'elle était moche, qu'elle ne servait à rien. Mais peut-être, se dit-elle en revêtant son uniforme de caissière, que l'océan avait gelé, comme une surface plane et muette, résorbant les vagues, et l'écume au bord serait devenue de la neige.

« T'as vu dans le *Télégramme* ? » lança Samantha, qui était beaucoup plus âgée — tellement âgée, pensait Maëla, qu'elle était séparée d'elles irrémédiablement, son corps ne ressemblait en rien aux leurs, encore moins aux corps parfaits filtrés sur les réseaux. « Ouais j'ai vu sur Facebook », répondit Gwendoline. « Moi j'appelle pas ça un crime passionnel », reprit Samantha, « quand tu tues la mère de tes gosses pour la donner à bouffer aux poissons ». Gwendoline haussa les épaules ; elle avait un nouveau vernis, bleu pailleté. Maëla en ressentit une peine soudaine. Ne s'était-elle pas fourvoyée en choisissant pour sa part une tonalité plus chaude, même si elle n'avait pas hésité, car la couleur lui faisait penser aux châtaignes ? « La passion ça n'a jamais tué personne », continua Samantha, un peu échauffée, « et

pourtant dès qu'une femme meurt, ça y est, c'est la passion ». Toujours à raconter des faits divers glauques, se dit Maëla, avec le froid, ses doigts s'étaient ankylosés, prenant une couleur violette. Elle se sentait contaminée par le récit de Samantha ; elle ne voulait pas faire partie de ces corps vulnérables, qu'on étranglait sous l'accès d'une colère avant de les jeter à la mer. C'était ce qu'il s'était passé, racontait le *Télégramme*, le mari était éploré par son propre geste, il avait avoué à la police entre deux sanglots, mais c'était la passion qui l'avait conduit au meurtre. Il avait quand même découpé le corps, plus facile à disperser, au fur et à mesure, en empruntant un bateau de pêche.

De toute façon, se disait Maëla, elle était comme Mowgli, un cœur romantique qui n'espérait plus être aimé en retour. Les rayons des fruits et légumes étaient vides ; ils n'avaient pas pu être approvisionnés, avec la neige. Il restait un peu de leur odeur artificielle, aseptisée, mais leur absence la dérangeait, comme une entaille légère à l'ordre des choses, qui aurait dissimulé un manque plus grave. Elle détestait qu'on lui répète « tu n'as que vingt ans », tous les poèmes qu'on lui enseignait en cours sur les jeunes cassettes vouées à se faner comme des roses, et sur Instagram, « profite de la vie chaque jour comme si c'était le dernier ». Elle n'avait rien à profiter. Toute sa liberté lui comprimait la poitrine, l'empêchait parfois de respirer, tant elle était inutile. La radio qui passait au Carrefour City lui faisait mal à la tête. Toujours les mêmes chansons convenues, aucune de Mowgli. Avec la neige peut-être qu'il n'y aurait personne. Elle avait la nausée de tous les objets à souper, de

leurs emballages de couleurs et de formes différentes, de tous les aliments possibles, dans leur profusion répétitive, qui bloquaient le bas de son dos certains soirs. Elle n'avait connu qu'une histoire d'amour, au lycée.

Kilian l'avait quittée parce qu'il voulait vivre d'autres expériences, après un mois de relation. Il ne voulait pas s'engager, ça lui faisait peur. Trois mois plus tard, après le bac, il était parti vivre à Rennes avec Lisa, sa nouvelle copine. Maëla l'aimait toujours, malgré les injonctions générales sur Instagram à passer à autre chose, « il ne te méritait pas ». Tous les soirs, avec une tristesse mécanique, elle regardait le profil Facebook de Lisa. Elle s'attardait sur les mêmes photos. Elle espérait qu'elles finiraient par lui délivrer une vérité qui lui avait échappé jusque-là, et qui apaiserait un peu son cœur ; ce n'était pas exact, elle ne cherchait pas le répit, mais la confirmation plutôt de la tranquille perfection de Lisa, de sa blondeur irréprochable, de ses grands yeux clairs — de tout ce qui en elle était ciselé comme une image Instagram à dix mille likes, et qui justifiait la constance de l'amour de Kilian à son égard.

S'il y avait un amour pour elle, pensait Maëla, c'était celui, vaste et anonyme, des réseaux. Pour l'instant, elle n'avait peut-être que vingt-quatre followers — dont sa mère, qui s'était inscrite pour l'épier — mais un jour viendrait où des milliers de gens la suivraient, l'enveloppant de leur soutien comme d'une carapace douce. Car le monde était plein de filles comme elles, qui avaient commencé par n'être rien ni personne, et qui, grâce aux réseaux, étaient arrivées. C'était ce que sa mère ne comprenait pas. Elle

n'avait pas de meilleur espoir pour Maëla que de la voir devenir institutrice — comme elle manquait d'ambition !

« Oh Maëla, t'as un client », dit Gwendoline de sa voix un peu perchée, et pourtant indolente — même avec l'uniforme vert fluo du Carrefour City, elle gardait une élégance qui la maintenait en retrait de sa fonction, comme si elle s'était trouvée derrière une caisse par hasard. Maëla prit la bouteille de Jack Daniel's que lui tendait le client, « seize euros trois centimes », énonça-t-elle le plus nettement possible. Elle avait des absences ; en cours, comme au Carrefour City, il lui était difficile d'être tout à fait là, et si son corps s'empâtait sur sa chaise, acquérant une lourdeur de plus en plus pénible, elle oubliait qu'elle lui appartenait. Elle travaillait dix-sept heures par semaine au Carrefour City. Ce qu'elle aimait le moins, c'étaient les soirées, car à dix-sept heures déjà, la nuit l'hiver commençait à tomber, et les rues étaient vides, comme si personne n'habitait la ville. Il fallait faire la caisse, la fermeture. Elle restait au-delà des heures qui lui étaient payées. C'était mieux que le McDo — même à la caisse ses cheveux sentaient la viande, il fallait toujours aller plus vite, et ça fermait à minuit, elle ne tenait plus debout. Au bout de quelques mois elle craignait d'être devenue de la viande sombre et sanguinolente. Elle s'embrouillait quand il fallait rendre la monnaie. Au lieu de progresser dans la hiérarchie, elle se faisait gronder sans cesse à cause de sa lenteur, de sa mollesse — elle ne souriait pas assez, et quand elle disait « sur place ou à emporter », elle mâchonnait les syllabes

comme de la guimauve. « C'est pas possible, tu sais même pas parler », lui reprochait le manager qui la surveillait, pendant qu'elle se trompait dans les sigles de la caisse. Elle triait les sauces ketchup le plus consciencieusement possible pour qu'il ne puisse pas la taxer d'inactivité. Quand elle devait nettoyer les grils, elle s'y brûlait — la graisse ne partait pas, et l'odeur la prenait malgré le masque. Les steaks qui continuaient à cuire sur d'autres plaques faisaient de la fumée épaisse ; toute cette chair congelée, puis brûlée, lui remuait l'estomac. Elle avait postulé pour manger des burgers et des frites à longueur de journée, mais très vite, elle était lassée. Les nuggets refroidis s'amoncelaient dans son appartement ; sa colloc Marilou la tenait responsable de l'odeur et de sa cellulite tenace. La nuit elle rêvait encore de sundaes fondus, qui se substituaient à son sang. À la fin du contrat, elle était partie à l'Intermarché près de la fac. Elle avait renoncé à manger de la viande.

Dehors le soleil se levait. Quand un client entrait dans le magasin, l'odeur de la neige venait un peu avec lui. La veille, elle avait reçu un colis de vêtements de la marque TropBonne, que toutes les Instagrammeuses s'arrachaient. Elle profiterait de son après-midi libre pour tourner une nouvelle vidéo YouTube, avec le jean bleu clair, lacéré au niveau des cuisses, et le pull doré *cropped*, qui laissait nus son ventre et ses épaules. Elle n'avait pas encore eu l'occasion d'utiliser le maquillage qu'elle s'était acheté avec le bon cadeau de cinquante euros offerts par Carrefour pour Noël. Depuis des semaines elle pensait à un maquillage de

pin-up, les lèvres très rouges, les sourcils très noirs, un liner glamour pour les yeux. Ce serait peut-être sa première vidéo réussie. Ses premières vidéos étaient trop longues, et mal montées. Elle ne maîtrisait pas encore la technique, et elle savait qu'elle parlait d'une voix morne, qui exaspérait jusqu'à ses enseignants, comme si elle faisait exprès de traîner sa pensée dans l'embourbement. Il ne faudrait pas que son ventre ait l'air trop blanc, trop relâché. Elle se concentrait déjà pour l'aspirer à l'intérieur.

Lorsqu'elle sortit en fin de matinée, elle était contente. Le soleil brûlait les yeux ; elle s'enorgueillit de cet astre breton, qui éblouissait même l'hiver. Elle trouverait un angle pour que son nez ne soit pas aussi gros que dans ses dernières photos Instagram, où il avait pris des proportions qui l'accablaient, comme si cette expansion soudaine annonçait le délitement de tout son visage. Même la marche, dans la neige verglacée par endroits, lui devint légère ; les réseaux l'attendaient, « n'oublie jamais de croire en tes rêves ». Elle n'avait aucun message sur Facebook, aucune notification ; elle se serait laissé décourager un autre jour, la neige cependant l'étourdissait comme une odeur tranchante. Lorient était presque belle sous la neige — elle était nouvelle et immense, la blancheur atténuait l'âpreté des immeubles construits à la hâte après les bombardements, tout ce qui, même dans le centre-ville, lui semblait petit et *dévasté*. Lorsque Marilou était revenue d'un week-end à Berlin, l'année dernière, elle avait dit que Berlin était moche aussi, et pendant quelques heures, elle avait trouvé à Lorient un charme nouveau, venu de la destruction ; mais l'euphorie

était retombée avec la MDMA, et Marilou avait tranché : « Berlin c'est moche mais stylé, Lorient c'est juste moche. » L'océan pourtant, se disait Maëla, n'existait pas ailleurs aussi bien — et de la Bretagne c'était une raison suffisante pour qu'elle ne parte pas. Que lui importaient des villes lointaines où la neige était sans soleil ! Marilou était restée alitée des jours après son retour, à cause de la descente de la drogue, elle n'avait goût à rien.

De toute façon, se dit Maëla en faisant tourner la clé dans la serrure de l'appartement, l'amitié de Marilou n'était plus celle qu'elle espérait. En première année de licence, elles s'étaient bien entendues, assises toutes les deux au fond de la classe, à discuter du monde comme s'il leur appartenait, mais maintenant qu'elles vivaient ensemble, Marilou s'était désintéressée de leur relation. Elle séchait la plupart des cours. Elle préférait rester jouer à la Wii et manger du Nutella à la cuillère. Cela ne l'empêchait pas de réussir aux examens, même si c'était de justesse. Tout était *facile* pour Marilou — elle n'avait même pas besoin de travailler pour payer ses études. « Hey Maëla », dit Marilou, allongée sur le canapé en pyjama, « pas trop galère avec la neige ? ». Et Maëla lui en voulait de s'être détournée, non pas tant des cours, mais d'une alliance muette qui lui rendait l'incompréhension supportable — toute cette abstraction qui se déversait sur elle sans répit, et qu'elles avaient d'abord affrontée ensemble. Quand Maëla avait lancé sa chaîne YouTube, son Instagram et sa page Facebook, Marilou s'était contentée de continuer à manger un pot de glace en regardant une série sur Netflix ; elle n'avait été d'aucun

soutien. « Tu veux un Kinder Bueno ? Je viens de me réveiller. » Elle ne prenait même pas un gramme, se dit Maëla, en faisant non de la tête. Le monde n'était qu'injustice. « Ne perds pas ton temps à te lamenter, agis ! » lui enseignait Instagram. « Je vais aller tourner un nouveau tuto beauté dans ma chambre », répondit-elle. Marilou ne réagit pas, la bouche pleine de Kinder Bueno. Elle laissait les miettes de ses biscuits partout dans l'appartement, des taches de chocolat, et parfois même des culottes ou des chaussettes, jetées dans un coin du salon avec nonchalance. Elle était tellement répandue dans l'appartement que même dans sa chambre Maëla la sentait encore, comme un dérangement invisible. Marilou était négligente jusqu'aux garçons qu'elle rencontrait parfois, et qu'elle amenait à l'appartement au milieu de la nuit — alors que Maëla était embarrassée à la seule imagination de ces corps suintants, de ces odeurs inconnues.

La vidéo s'appellerait « Je me maquille comme une pin-up et c'est incroyable !!! ». Marilou lui avait dit une fois que ses vidéos avaient des titres qui ressemblaient à ceux de Pornhub, « dans la syntaxe je veux dire » — et Maëla s'était sentie humiliée, car même dans la vie de tous les jours, Marilou faisait des remarques sur la syntaxe. Elle travaillerait mieux avec un matériel de qualité. Avec son seul iPhone 6, elle ne pouvait espérer une lumière qui la magnifierait. Et il fallait accepter de montrer son visage nu, irrégulier — la texture indécise de sa peau, les petits boutons, les rougeurs — pour le recouvrir, couche par couche,

NORA SANDOR

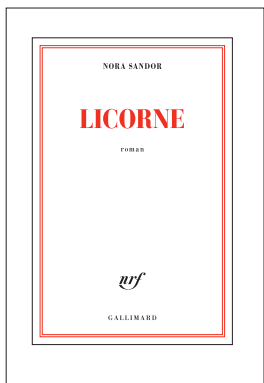
Licorne

La vie de Maëla, vingt ans, s'écoule au rythme des réseaux sociaux. Quand elle ne s'ennuie pas sur les bancs de l'université ou à la caisse du supermarché qui l'emploie, elle passe l'essentiel de son temps dans un monde rêvé. Elle est fascinée en particulier par un rappeur qui joue de son succès pour créer une mystérieuse identité virtuelle, et se met en scène accompagné de son ours des Carpates, Baloo.

À son tour, Maëla commence à espérer une existence offerte à la curiosité des autres, qui la tirerait de l'anonymat. Tout s'accélère le jour où, à sa grande surprise, elle remporte un concours sur les réseaux pour participer au prochain clip du rappeur. Alors que des milliers de nouveaux followers assaillent le compte de la jeune inconnue, sa vie bascule enfin.

Ce tableau de la modernité virtuelle prend peu à peu l'aspect d'un cauchemar mélancolique sur lequel plane l'ombre gigantesque de l'ours des Carpates. Le récit flotte dans une ambiance crépusculaire, accentuée par une écriture sinueuse, moderne et envoûtante. Un roman à l'humour étrange et prenant, à la fois plein de poésie et de tristesse métaphysique.

Nora Sandor est née en 1988 et vit à Paris.



Licorne
Nora Sandor

Cette édition électronique du livre
Licorne de Nora Sandor
a été réalisée le 2 mai 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072835865 – Numéro d'édition : 345715).
Code Sodis : U22898 – ISBN : 9782072835872.
Numéro d'édition : 345716.